

pas possible qu'un homme de mérite veuille
 accepter cet emploi. Courage, mon neveu,
 s'écria Mr. de Janfon, vous me ferez plai-
 sir de me prouver cette impossibilité. Ma
 timidité pensa m'ôter l'usage de la parole.
 Mais faisant un effort pour la vaincre, je
 demandai à mon oncle ce qu'il donnoit
 chaque année au gouverneur de ses fils.
 Cinq cents livres & ma table, répondit-il.
 Et mille écus à votre cuisinier, ajoutai-je
 en riant. Mr. de Janfon, qui avoit du bon
 sens, fût frappé de ma réflexion, & con-
 vint qu'elle étoit juste; mais, ajouta-t-il,
 de plus gros appointemens donneroient-ils
 du mérite à l'original que vous avez vû
 ce soir? Non assurément, lui dis-je,
 mais ils encourageroient des hommes d'un
 talent supérieur, à se charger d'un emploi
 si important, si l'on y apportoit les justes
 égards qu'on doit à de pareilles gens. L'é-
 ducation des enfans est, comme je l'ai
 dit, la chose la plus essentielle; & les
 parens ne devoient s'en rapporter qu'à
 eux pour la donner. Que si leurs occu-
 pations, leur incapacité même ne leur per-
 mettent pas de le faire, ils doivent ne rien
 épargner pour trouver quelqu'un capable
 de suppléer à leur défaut; & ils en trou-
 veront toujours, lorsqu'un bon gouver-
 neur sera respecté, récompensé. Un pere
 doit lui transporter son autorité, & exiger
 de ses enfans pour lui tous les devoirs
 qu'ils lui rendent à lui-même. „

Ce passage nous rappelle l'anecdote suivante